

# MIDIMINUITPOÉSIE

## DÉBORDEMENTS #12

octobre 2012 | Écrit par les élèves de classe de BTS 1<sup>e</sup> année Travaux publics du lycée Livet et première ES du lycée Guist'hau

*la gazette des lycéens*

*Notes de lectures  
Entretiens  
Textes de création*

MidiMinuitPoésie débordement #12  
Festival Poésies Musiques Arts visuels  
Quartier Decré 11>14 octobre

### ÉDITO

Le festival MidiMinuitPoésie serait-il un « agréable sentier pour les lecteurs curieux », une « voie déroutante » conduisant le néophyte à la poésie ?

Deux classes très différentes, sans vocation littéraire particulière, ont planché sur les ouvrages des auteurs invités au festival. Loin des livres de classe, des anthologies de poètes classiques, ils ont lu les livres, questionné les auteurs, écrit à la manière de... Tout cela en l'espace d'un petit mois. Ça a été leur rentrée littéraire à eux : découvrir des poètes actuels, vivants, qu'ils allaient rencontrer, entendre, voir.

Ils ont été déconcertés, étonnés, puis finalement séduits. Ils ont aussi pu réfléchir au lien entre l'école et la ville, entre l'école et la vraie vie. Parfois au prix de remises en question assez radicales. C'est leur travail que vous tenez entre vos mains ! En espérant que ces textes vous donnent l'envie d'aller y voir de plus près.

GÉRALDINE HUCHET, DOMINIQUE LANDAIS, LAURENCE DE MASSOT ET CHRISTINE MÉNAHES

## ÉDITO (BIS) PAR FRANCK CHAPELEAU

L'école se trompe ! Il est rare de pouvoir le dire, mais le cas est véridique. On nous enseigne des idées dépassées, décadentes. Surtout pour la Poésie. On nous apprend l'alexandrin, les structures bien pensées, alignées. On nous apprend tout cela sans regarder vers l'avant. Or, il existe une forme nouvelle de poésie qui n'a rien à voir avec la poésie classique. C'est une sorte de renaissance, la poésie moderne. Oubliez ce que vous avez appris à l'école. La poésie contemporaine n'a rien à voir avec ça.

Elle est déroutante, surprenante... Elle est aussi assez difficile à comprendre, et c'est de cela que l'école a peur, c'est pour cela que rien n'est fait, ou si peu.

La poésie n'est plus seulement littéraire. Il y a du jeu de scène, des lectures faites par les auteurs, des musiciens ! La poésie a donc quitté la feuille de papier pour se rendre dans les rues, les cafés... là où personne ne l'attend. C'est un peu l'essence de la poésie moderne, cette volonté de briser les codes pour la

rendre plus accessible, plus attrayante pour le public.

Vous pouvez être simple ouvrier ou professeur de français, vous êtes tous à égalité devant cette tendance. Il ne faut pas avoir peur de ne pas comprendre. C'est la plus grosse difficulté, car les hommes veulent tout comprendre par la science...

Changez de vue !

## L'INQUIÉTUDE D'ÊTRE AU MONDE DE CAMILLE DE TOLEDO (ÉD. VERDIER)

PAR CÉLINE KUTLU, ISABELLE BANDHARY, CÉLINE GUICHON, THOMAS PAQUE

En ne regardant que la couverture du livre, on remarque un contraste entre la couleur jaune vif et le titre *L'Inquiétude d'être au monde*. Le jaune représente le soleil, le bonheur, ce qui ne va pas avec l'inquiétude et la tristesse. Mais peut-être que l'auteur veut redonner espoir, comme une révolution envers soi-même car la couleur d'un livre a une influence sur le lecteur. Le livre est constitué d'un seul et long chant et non pas de plusieurs poèmes avec un titre pour chacun comme dans *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire par exemple. Cependant, il y a plein de petites parties, faisant office de paragraphes, permettant une pause entre chaque idée, menant à la réflexion car la lecture et la compréhension ne sont pas toujours faciles. Il faut lire le livre comme un roman plutôt que comme un recueil de poèmes. Les grandes idées sont faciles à comprendre. Certaines invitent à être d'accord avec l'auteur, mais il y a sûrement des points qui restent complexes. Cela demande donc une relecture. Pour exprimer l'inquiétude d'être au monde, il commence par celle d'un père pour son futur enfant. Ensuite l'inquiétude d'une mère pour son fils. Il nomme ce qu'il pense être l'inquiétude afin que l'on puisse mieux discerner le sujet. Il veut nous faire comprendre que ce sentiment est et a toujours été quelque chose de présent à tous les stades de notre vie, mais de manière différente suivant les événements. La terreur règne, les guerres de religion ne cessent pas, il est alors difficile de rester calme et posé. Camille de Toledo parle aussi d'un autre sentiment comme la peur. Il cherche le moment où la peur et l'inquiétude ont pu s'installer dans nos esprits mais ne trouve pas. Il dit qu'il ne faut pas se poser trop de questions sur l'origine, les racines

**« PEUT-ÊTRE QUE L'AUTEUR VEUT REDONNER ESPOIR, COMME UNE RÉVOLUTION ENVERS SOI-MÊME »**

et ainsi se détacher des ancêtres en y mettant un « barrage éternel ». En effet, il se refuse lui-même à prononcer les mots « origines, racines, terre, pays... » Il évoque le monde comme étant de plus en plus dans la fiction et nous dit qu'il ne faut pas trop s'y perdre, se raconter des histoires, vivre dans dans l'imaginaire ou dans l'illusion. Il dit qu'à notre époque, il y a un véritable cycle de simulation entre les Hommes, les médias... Un troisième sentiment entre en jeu : l'incertitude. Et dans le monde d'aujourd'hui ce sentiment est omniprésent car rien n'est fixe (les villes, les idées...). Il parle de « l'univers à la mesure de l'Homme ». Il évoque aussi le système d'éducation et plaide pour une « pédagogie du vertige », pour préparer une nouvelle génération à supporter ce vertige inhérent à notre société. Selon Camille de Toledo, l'être humain ne doit pas chercher de consolation, il doit accepter de vivre dans ce monde profondément inquiet.

L'auteur fait souvent référence à des « barrages, ruptures, frontières... ». Il évoque le monde passé mais sans regret ou nostalgie comme si c'était un rêve. Il dénonce la mondialisation, le fascisme, la hiérarchie des races, tous les pouvoirs extrémistes et parle de l'immigration. Il retrace plusieurs événements qui ont marqué l'Europe : les guerres mondiales, la chute du Mur, de certains présidents de la République, mais surtout il parle de la tuerie d'Utoya en Norvège qui a traumatisé tout un peuple, et qui fut le point de départ de son texte.

Ce livre nous a permis une réflexion plus pertinente et intéressante sur un thème qui nous est très actuel tout en découvrant la poésie contemporaine.

## SUR LES POÈMES DE ARNE RAUTENBERG

PAR MARIE-ALIX GOURVÈS ET MARIA PINTZ

Après s'être essayé aux nouvelles et aux romans, Arne Rautenberg se consacre depuis de nombreuses années à la poésie. Ses poèmes sont pour la plupart des plus excentriques (tout comme sa personne) et leur sens profond demeure parfois mystérieux. On retrouve dans ses poèmes l'ambiance étrange et étonnante de ses collages. La légèreté prend parfois le dessus, notamment dans ses haikus et ses poèmes graphiques, qui ont fait l'objet de plusieurs expositions en Allemagne. Rautenberg expérimente, teste et se hasarde vers de nouveaux horizons. Son œuvre mêle intrinsèquement des supports poétiques, visuels, graphiques et sonores. Rautenberg utilise l'espace vide des murs, du vide, pour y placer les mots qui créeront son ambiance si particulière.

Ses haikus ainsi que ses collages sont profondément inspirés de la nature et de la faune dont il puise une source d'imagination infinie.



## À PROPOS DE FRÉDÉRIC FORTE

PAR LOUISE BLANDY, MARIE FORT ET SALOMÉ CRÉANGE

Les recueils de poèmes de Frédéric Forte sont pour le moins étranges : au premier abord ils sont déconcertants et semblent incompréhensibles. C'est ce qui déstabilise le lecteur, mais la forme poétique se saisit par l'évocation de la musique, même le nom de l'auteur, « Forte », nous rappelle une façon de jouer d'un instrument. Dans *Discographie*, il invoque le bruit du tambour « Boum Boum RaTaTa... » et écrit des « chansons ». Même la forme des poèmes a un rapport avec la musique, comme celle des poèmes en accordéon, par exemple. Frédéric Forte ayant été un musicien pendant plusieurs années, il nous dit : « La musique est sans doute aussi influente dans mon travail que la poésie et la littérature. » Dans *Opéras-minute*, c'est non seulement la musique mais aussi le théâtre qui sont mis en avant : chaque poème représente un « opéra » et la marge placée à gauche de chaque page, les coulisses. Ce mélange des genres crée une nouvelle forme d'écriture, moderne, et qui attire l'attention. Cette nouvelle manière de raconter est ce qui fait de Forte un poète original, très différent de ceux de notre enfance. L'auteur se crée également des contraintes : membre de l'Oulipo, un groupe réunissant des poètes contemporains qui établissent des règles dans la rédaction de leur œuvre, Frédéric Forte écrit par exemple des poèmes en vers uniquement sur les pages impaires dans *Re-*, ou bien dans *Discographie* par exemple, un passage du livre est censé se lire en trois minutes cinquante-quatre. L'imagination de ce poète nous entraîne dans un monde à part, étrange mais poétique, atypique et moderne.

## **CONFIOTES (ÉD. DE L'ATTENTE) ET PUISEMENT (ÉD. TARABUSTE) DE RÉMI CHECCHETTO**

**PAR MANON ALLAIN, PAULINE CLOCHEFERT ET ÉLISE GUITTON**

Rémi Checchetto a écrit de nombreux livres poétiques, tous différents. Un femme pendue à un fil à linge bleu, voilà le thème de son recueil *Puissement*. On retrouve cette expression à travers tout le livre, c'est un fil conducteur. À première vue, les poèmes n'ont pas vraiment de sens ou alors un sens abstrait. Cependant, ce livre parle en réalité de la mort de sa femme qui s'est suicidée, pendue à ce fameux fil à linge bleu. Cette information permet de mieux comprendre le sens de ses poèmes. Le livre est rempli d'une certaine émotion, un recensement de ses funèbres souvenirs, des mots sur des sentiments moroses «se désencastrer, s'extraire, avancer,

ne pas demeurer longtemps au milieu de la mémoire trop touffue, son ombre est froide». Le sujet comme la mise en page sont peu banaux, des mots de liaisons comme «mais», «cependant», «tandis que», relie chaque poème, ce qui rappelle ce fameux fil à linge. Les mots sont parfois sur une seule ligne, cela donne un effet de lecture. Rémi Checchetto nous aura surpris pas le thème de son recueil et son originalité, à travers ses messages cachés, ses métaphores et ce fameux fil à linge bleu. L'auteur se livre à nous indirectement, certes, mais se livre malgré tout. À l'opposé de ce livre tragique, il écrit aussi des poèmes remplis d'humour, pas exemple

*Confiotes*. Ce livre est basé sur la fantaisie où la confiture est un prétexte pour chacune de nos situations quotidiennes «dans ce monde qui est notre monde et qui est encore assez trop souvent un monde de brutes épaisses, la confiote est une parenthèse». Ces textes sont courts et rythmés, d'autant plus que ses mises en page sont aussi beaucoup travaillées. Sur certains poèmes, un mot est réécrit plusieurs fois un peu partout sur la page, comme pour l'illustrer. Tous ces moyens mis en place permettent une lecture agréable. Le lecteur comprend vite le projet de Rémi Checchetto : exprimer sa vision du monde par le prisme de la confiture !

## **PUISEMENT DE RÉMI CHECCHETTO (ÉD. TARABUSTE)**

**PAR SONIA ALAYA**

Rémi Checchetto a écrit dans son livre *Puissement* le deuil d'une femme retrouvée pendue à un fil à linge bleu. Le lecteur devine rapidement qu'il s'agit de la compagne du poète. Le recueil est écrit avec beaucoup de violence mais avec une grande sincérité. Le mot «Mort» est souvent répété, dès le début du livre. Dans cette poésie marquée par la rupture, les phrases sont coupées de façon perturbante pour le lecteur. Le poète répète et accentue les mots qui font mal. Peut-être essaie-t-il de faire le deuil à l'écrit car les mots ne viennent pas à l'oral, qu'ils sont bloqués ? Ce livre est beau. On ressent beaucoup de sensibilité. Il est aussi compliqué : on n'arrive pas à se situer dans le temps. Mais Rémi Checchetto est un poète très expressif qui nous fait partager son amour de l'écriture. Il écrit avec envie, avec son cœur, avec son âme.

## **LA HUPPE DE VIRGINIA DE SYLVIE DURBEC (ÉD. JACQUES BRÉMOND) PAR GUILLAUME FARENC**

Je ne peux pas vous cacher que j'ai abordé ce livre à reculons. En effet la poésie ne m'a jamais vraiment attiré. Cependant après une lecture forcée qui devint automatique, poussé par la curiosité, j'ai terminé le livre en peu de temps. Cela peut sembler paradoxal mais, au final, ce livre m'a laissé une très bonne impression.

Ce qui a commencé à me surprendre est le style... Plutôt décousu et sans aucun sens à la première lecture. Il faut se laisser transporter en prenant le temps de suivre la pensée de l'auteur. L'association des mots est parfois des plus surprenantes. Parfois le livre devient lent et d'autres fois d'une rapidité assez sportive pour l'esprit qui s'est laissé aller dans les poèmes précédents.

De ce fait, il y a une certaine ouverture à la réflexion, à l'évasion dirigée... au rêve éveillé, avec le poème comme fil directeur. Ou alors l'esprit subit une musculation, sans pause ni aucun moment de détente pendant un poème. Il est aussi important de souligner la présence forte de métaphores et de figures de style propres à l'auteur. Ainsi elle crée son répertoire... elle habitue le lecteur à son écriture. Des réflexes se font et parfois l'on sait déjà quel mot va se retrouver ici où là. Ainsi il me semble important de dire que le thème de la mort, lié tout particulièrement à la mère de Sylvie Durbec est un thème rémanent au sein de l'œuvre. Un autre thème présent : celui de la nature. Elle y est exaltée ; puis utilisée dans des figures de style des plus rocamboliques mais toujours liées, même si parfois il faut le temps de le voir à un bout du poème...

Oui, ce qui est intéressant est de se laisser transporter. De ne pas chercher une logique mais plutôt, par les nombreux silences dont le livre est emplis, de voir l'œuvre comme un livre d'images. Un recueil de poèmes où chacun peut modifier, recréer un rêve éveillé.

Cependant ceci est mon appréciation et je pense et suis même certain que personne ne peut percevoir l'œuvre de la même manière. Il faut la lire pour savoir !

## **LA VOIE DES AIRES DE PIERRE ALFERI (P.O.L)**

**PAR ADÈLE THIBAUT**

*La Voie des airs...* Rien que le titre met en place l'ambiance musicale du recueil... Les voix sont en effet multiples : la «voix basse», depuis la chambre basse, la voix qui «dépose les impressions», la voix de l'être aimé... Elles se mélangent aux airs du rossignol qui chante, au son du piano, au bruit du métro. Tout cela installe un flou, mais un flou très précis. Chaque poème est lié à une situation concrète : la sensation du soleil chauffant, un rossignol qui chante, mais elle n'est jamais prise de son côté le plus reconnaissable. Le lecteur a ainsi le plaisir de continuer doucement son rêve. Les poèmes sont souvent courts, et le vers n'est jamais un mètre. Une rime non régulière, mais existante, dissimulée au creux d'un vers, d'une phrase. Parfois, un simple tiret peut changer le rythme, ou fait apparaître un sens nouveau au poème. On sourit et on peut même rire : le texte est ludique et les termes peuvent être déroutants : «Casper, l'hôte amical» ou «la température du biberon». On s'égaré, mais vite on retrouve la voie, la voie des airs... Plongez-vous donc dans ce beau recueil et profitez de la voix du poète, de Pierre Alferi, de sa présence dans les rues de Nantes.



## **LASY SUZIE DE SUZANNE DOPPELT (P.O.L)**

**PAR MARIN FANO**

Avant, pour être poète, il fallait respecter des règles sur la forme (strophes, vers), le rythme (alexandrins, etc...), les thèmes (l'amour, l'enfance, la beauté...), ayant souvent pour but une réflexion personnelle (sur soi-même ou sur le monde) ou bien encore une morale. Le respect de ces critères donnait au poème un effet de répétition, de déjà-vu. Les poètes avaient donc peu de liberté et devaient donc user habilement des effets poétiques (comparaisons, métaphores...) afin de se démarquer des autres. Mais aujourd'hui les poètes contemporains n'ont pas ces problèmes car il n'y a plus de règles strictes, ce qui permet aux auteurs d'explorer, d'inventer et de créer afin d'aborder d'une manière différente l'écriture tout en gardant une démarche cohérente. De ces nouvelles expériences naissent de nouvelles voix qui s'inspirent autant des livres, de la vie, des arts. Plus ouverts, les poètes d'aujourd'hui aiment partager leurs textes à l'oral et aiment donner à entendre autant qu'à lire. Une poète comme Suzanne Doppelt ne s'isole pas, ne s'enferme pas dans ses bouquins, bien au contraire, elle s'ouvre aux autres, aux nouvelles idées, à un public de connaisseurs comme au grand public. Une fois la lecture de l'œuvre terminée, on se rend compte que ça ne ressemble à rien de ce que l'on avait lu auparavant. Le texte est long, flou. D'ailleurs le sentiment de brouillard est plutôt étrange car la description a une place primordiale dans le texte, ceci amenant à l'étrange sensation de vivre un rêve éveillé à la première personne. Nous avons perdu nos repères, nous nous laissons porter par le texte poétique.

## UN LÉGER DÉFAUT D'ARTICULATION DE STÉPHANIE CHAILLOU (ÉD. ISABELLE SAUVAGE)

**Le titre du recueil nous semble bien étrange. Pourriez-vous nous expliquer pourquoi vous l'avez choisi, et quel est son rapport particulier au texte ?**

Le texte mêle, tout en les distinguant (gras/pas gras), deux types de discours. L'un, à la première personne, décrit, selon un principe de listes, un sujet, une personne (ce qu'elle fait, ne fait pas, lit, mange, regarde, ce dont elle se souvient etc.). L'autre, établit une liste de choses qui sont, qui existent, comme si un sujet, regardant autour de lui, constatait ce qui existait et s'en étonnait aussi, dans une certaine mesure. On peut donc dire qu'il y a d'un côté, un sujet, une personne, et de l'autre, le monde, des éléments du monde. Et rien ne les rassemble, ne les articule l'un à l'autre. Ils sont seulement juxtaposés. Ils ont d'ailleurs été écrits séparément, d'abord le « je », ensuite le « il y a ». D'où, dans le titre ce défaut, au sens de manque, d'articulation. *Un léger défaut d'articulation*, ce titre pointe donc ce manque de lien ou ce lien défaillant (défaut au sens d'imperfection) entre un sujet et le monde dans lequel il se trouve. Enfin, *Un léger défaut d'articulation* peut aussi renvoyer à une difficulté à dire, à prononcer, à énoncer. Comme un « bégaiement » chez le sujet, un handicap qui le constituerait et qui ne serait pas que de parole. L'adjectif « léger » enfin, vient en quelque sorte minorer la chose, il manifeste qu'il n'y a pas de drame là-dedans.

**Vous utilisez la première personne du singulier, vous dites des choses très intimes : est-ce autobiographique ou pure invention de poète ? Et d'ailleurs, le titre (cf question précédente) est-il autobiographique ?**

Tout d'abord, je ne sais pas ce que recouvre cette notion d'intimité. À l'origine de ce texte,

il y a une lecture : *Autoportrait* d'Edouard Levé. J'ai été frappée par l'efficacité du procédé : description d'un sujet par lui-même, non pas en essayant de reconstruire une histoire (son histoire) mais en notant des éléments très objectifs et objectivables de ce qui compose la vie de tout individu, à savoir, par exemple : que mange-t-on ? de quoi se souvient-on ? avec qui couche-t-on ? que lit-on ? où va-t-

**« LA QUESTION DE SAVOIR SI CE LIVRE PARLE DE MOI, JE POURRAIS AUSSI BIEN RÉPONDRE OUI QUE NON. »**

on ? quel métier fait-on ? combien gagne-t-on ? etc. Et, dans cet exercice de mise à plat en quelque sorte de ce qui compose la vie de toute personne, le choix de ne pas instaurer de hiérarchie entre les différents éléments concernés. D'où, le principe des listes : tout est mis au même niveau. Des éléments que la norme classifie comme relevant de l'intimité (le sexe par exemple) sont traités avec la même approche objectivante et presque quantitative que les autres éléments. Il s'agit seulement de constater, sans opérer de distinction ni de hiérarchie, et avec la même exigence de « sincérité », les différents éléments qui composent une vie.

Sur la question de la dimension autobiographique, effectivement, ce sont bien des éléments de ma vie que j'ai utilisés dans ce livre. Je me suis appuyée sur mon vécu et ce qui l'a composé, avec la transformation qu'opère toutefois tout sujet se regardant. Par contre, l'enjeu n'était pas pour moi de dire le vrai sur mon histoire, mais plutôt d'utiliser ce matériau, de le travailler (en opérant des choix, en choisissant des angles d'attaque, en ayant

recours à des ellipses, en dramatisant des propositions) en vue de produire un récit. Et de voir ce que ce récit pouvait éveiller chez le lecteur : à quelles questions cela pouvait le renvoyer ? D'où le parti pris, aussi, non pas de la provocation, mais d'utiliser des affirmations fortes, choc, et parfois crues. Comment le lecteur allait-il réagir ?

Donc, à la question de savoir si ce livre parle de moi, je pourrais répondre aussi bien oui que non. Oui, pour les raisons énoncées plus haut et non, parce que l'écriture produit par elle-même, par le geste qu'elle implique, la position dans laquelle elle met celui qui écrit, un effet de réalité qui dépasse le réel. Et c'est précisément cette dimension qui m'intéresse, pas la première.

**Qu'attendez-vous du festival ? Est-ce important pour vous d'aller à la rencontre de publics divers pour partager votre amour de la poésie ?**

Je suis très heureuse de participer à ce festival. C'est la première fois que je vais faire une lecture devant un public. La première fois aussi donc que je vais peut-être échanger avec des lecteurs totalement inconnus. Et je suis très curieuse.



## TROIS QUESTIONS À ARNE RAUTENBERG

PROPOS RECUEILLIS ET TRADUITS DE L'ALLEMAND PAR MARIE-ALIX GOURVÈS, MARIA PINTZ ET ESTELLE BOTTARO

**Que représente la poésie lyrique pour vous ?**

Beaucoup ! Je m'intéresse à la poésie, et écris moi-même des poèmes, depuis déjà 25 ans. Le monde des lettres et de la poésie est fascinant à mes yeux.

**Où puisez-vous votre inspiration ?**

Presque partout. Parfois, je me réveille en pleine nuit pour écrire une de mes idées. Ou dans une galerie d'art, quand je tombe sur des images intéressantes. Ou encore grâce à mes enfants, qui me racontent des histoires totalement excentriques.

**Écrivez-vous pour vous-même ou pour un public en particulier ?**

J'écris, en quelque sorte, autant pour moi-même que pour un certain public. Pour moi, car cela me procure une profonde satisfaction, mais j'aimerais aussi divertir mon public avec des formes et des idées de poèmes différentes et intéressantes.

**Est-ce que vous voyez le monde différemment depuis que vous êtes poète ?**

Bien sûr : je vois le monde avec des yeux curieux. En moi, je sens qu'un point d'interrogation se cache, qui veut savoir : qu'est-ce qui est unique ? Qu'est-ce qui est assez spécial pour mériter d'être écrit ?

**Quel rôle a, selon vous, le poète dans le monde actuel ?**

Selon moi, la poésie ne doit pas avoir un but politique. La poésie est pour moi la magie de la réflexion sur les différents phénomènes de ce monde. Le point de vue politique et cette structure de pensée peut apporter un changement durable : on commence à critiquer, on ne croit plus ce qui nous est montré. C'est cela, la dimension politique de la poésie.

**À votre avis, une poésie doit-elle avoir un sens ?**

Non, une poésie ne doit pas avoir forcément un sens. Il y a une possibilité d'émettre plusieurs sens : absurde, drôle ou même insensé. Il peut n'y avoir à la fois aucun sens mais... cela peut recréer un sens !

**Y a-t-il un lien entre le graphisme et le sens de la poésie ?**

Oui je pense. Souvent, l'apparence de la poésie, la forme extérieure, peuvent soutenir le contenu de la poésie. Cela devient signifiant lorsqu'on est face à ce qu'on appelle la « poésie visuelle ».

**Depuis quand vous percevez-vous comme poète ?**

Depuis que je me suis aperçu qu'écrire des poésies est le plus important que je puisse faire à mes yeux. Et depuis que je peux atteindre beaucoup de personnes par ma poésie.

## LAZY SUZIE DE SUZANNE DOPPELT (ÉD. P.O.L.)

**Vous mêlez, dans ce livre mais aussi dans d'autres œuvres, photographie et poésie. Quel est le rôle des photographies ? Sont-elles le point de départ de votre inspiration ?**

Non, les photographies ne sont pas le point de départ, c'est d'abord un sujet ou un objet comme on voudra, puis un texte et souvent, en dernier lieu, des images qui viennent s'insérer d'une façon ou d'une autre, selon les livres. J'ai toujours eu besoin, envie de faire se confronter ces deux régimes de signes si différents, le texte et l'image. Une façon de voir ce qui se passe au milieu, une tension, un écart qui fabrique une temporalité particulière, d'autres niveaux de sens ou de non-sens qui ouvrent de nouvelles pistes tout en les refermant parfois, ça peut devenir un super jeu de piste. Le texte casse l'évidence de l'image et vice versa. L'horizon de chacun est un peu repoussé et entre les deux s'agitent des fantômes, des spectacles invisibles. Mais pour une part, ce que cela produit m'échappe évidemment.

**Votre univers semble mystérieux. Il est beaucoup question des éléments naturels : pouvez-vous nous en dire davantage ?**

Ce goût pour le mystère et l'énigme est très ancien, petite je m'enfermais dans une pièce noire avec des objets phosphorescents, des espèces de petits spectres. Plus tard, j'ai fait une maîtrise et un début de thèse jamais achevée sur les revenants, vampires, fantômes, etc. Ce n'est bien sûr pas une histoire de croyance mais d'intérêt pour ce qui n'apparaît pas tout de suite, pour l'envers des choses ou ce qui se trouve juste à côté, se manifeste dans les interstices,

dans les creux, une inclination pour les infra phénomènes.

Dans la nature en particulier, ils abondent : des mouvements, des métamorphoses, des apparitions, des disparitions qui échappent pour beaucoup à l'œil nu. Le philosophe Nietzsche a dit que si l'œil était plus aigu, il verrait tout en mouvement. Il s'agit donc d'une autre scène que l'œil tente de regarder quand même à tra-

**« J'AIME BIEN COMPARER CE REGARD À CELUI DE LA MOUCHE, GRÂCE À SON ŒIL COMPOSÉ DE MILLIERS DE FACETTES, SA VUE EST PANORAMIQUE, MOSAÏQUE, ULTRA RAPIDE, BIEN PLUS QUE LA NOTRE. »**

vers le texte, c'est-à-dire la littérature.

**Que signifie « Lazy Suzie » ? Faut-il, comme une des définitions possibles, y voir un clin d'œil à votre prénom, comme si vous vous déguisiez ?**

Le Lazy Suzie est un plateau tournant qui se trouve au centre de la table de certains restaurants chinois. Il sert à distribuer les condiments pour donner du goût. J'en ai fait une espèce de plateau cosmique qui tourne dans le vide comme on tourne autour de lui et des images fantômes, tournoyantes elles aussi, celles qui se redressent d'un coup lorsqu'on les regarde au bon endroit. C'est la leçon des anamorphoses autour desquelles je tourne moi-même dans ce livre. De face, on ne voit parfois rien, il faut se mettre de biais ou regarder dans un miroir pour que cela se redresse. Le Lazy Suzie peut donner

le tournis, il tourne, ça revient en variant, et nous, on se tient au bord et on regarde. Oui c'est aussi un clin d'œil à mon prénom, mais c'est secondaire, une Suzie paresseuse, d'ailleurs aux États-Unis, on dit souvent « Lazy Susan ». On raconte que c'est la femme de Thomas Jefferson, une ancienne esclave, qui aurait inventé ce plateau au XVIII<sup>e</sup> siècle.

En tant que photographe, vous vous devez de porter un regard décalé sur le monde. Il semblerait que ce soit aussi le cas dans votre poésie; faut-il regarder de côté pour mieux voir ce qui nous entoure ? Oui, un regard décalé, mais tout dépend de quel type de photographie on pratique, il y en a tant, le reportage, la mode, le documentaire, la photographie dite artistique, etc. On n'aura évidemment pas le même genre de décalage. Pour ma part, j'ai plutôt tendance à tout me permettre : bricoler, jouer avec les échelles, agencer, comme dans un kaléidoscope, les fragments qui s'associent en variant à l'infini... C'est sans doute un peu de la même façon que j'écris. Le regard n'étant jamais définitif, il faut sans cesse le déplacer, le replacer, considérer un morceau puis un autre, parfois ils se superposent. J'aime bien comparer ce regard à celui de la mouche, grâce à son œil composé de milliers de facettes, sa vue est panoramique, mosaïque, ultra rapide, bien plus que la notre, mais elle ne voit qu'en noir et blanc plus une seule couleur et au-delà de deux mètres elle est aveugle. Alors oui, il faut regarder de côté pour mieux voir, de tous les côtés et aussi de derrière.



## NOËL JIVARO DE GILLES WEINZAEFLEN (ÉD. LE CLOU DANS LE FER)

**Ce recueil représente dix ans d'écriture. Pourquoi l'avez-vous intitulé ainsi ? Et quel est la signification du dessin représenté sur la couverture ?**

Pour écrire de la poésie, il faut se défaire de sa manière habituelle de penser et de sentir, essayer de trouver une façon neuve, personnelle de voir et de dire le monde. Noël représente un des sommets de notre culture occidentale et les Jivaros, à l'opposé, c'est le monde tribal amazonien, une autre façon de percevoir les choses, plus instinctive, en lien avec la nature, le cosmos. Ce titre, c'est la rencontre impossible dans la vie de ces deux mondes. Mais en poésie, c'est possible et même indispensable de les mêler. En plus, Noël est la fête de la naissance du Christ. On voit bien dans les Évangiles que le Christ a intégré cette dimension cosmique que nous n'avons malheureusement pas conservée dans notre culture : guérisons par imposition des mains, miracles liés au vent, à l'eau.

Les Indiens Jivaros étaient des coupeurs de têtes qui les réduisaient à la taille d'une boule de Noël. Donc Noël Jivaro, ce sont des têtes réduites pour décorer un sapin de Noël. Le dessin de la couverture, c'est une tête réduite. Chaque poème du livre est une sorte de tête réduite, un monde en réduction. C'est ma femme qui a dessiné ces têtes.

**Vous êtes aussi musicien. Quel est le rapport, selon vous, entre la musique et la poésie ? Sont-elles complémentaires ?**

Il y a dans la musique une efficacité, une immédiateté. Il faut que cela parle tout de suite, sinon on change de disque. J'écris de la poésie de

cette façon, j'aimerais que ça parle (presque) tout de suite. Ce que ne disent pas les notes de musique ni les paroles de chanson, la poésie peut s'en charger. Elle est plus vaste, elle déborde de tous les côtés. La poésie, c'est la musique sans les notes; la musique, c'est la poésie sans les mots.

**Dans votre recueil, on trouve des poèmes « hommages » à des musiciens, notamment Patti Smith. Pourquoi ? Vous souvenez-vous de la genèse de ce poème précis ?**

Il y a des hommages à des musiciens que j'apprécie soit pour ce qu'ils représentent comme êtres humains, soit comme artistes. Patti Smith est très impressionnante. Je l'ai vue en concert, lui ai serré la main dans les loges, puis j'ai écrit ce poème parce qu'elle a quelque chose d'un cheval fou, qui crache beaucoup sur scène. Elle incarne l'esprit rock dans ce qu'il a de positif, c'est-à-dire une révolte pour que du nouveau surgisse. Son livre *Just Kids* est vraiment très beau. On apprend qu'elle est venue gamine en France pour aller sur la tombe de Rimbaud. Elle est très fidèle à Arthur Rimbaud, encore aujourd'hui.

**L'ordre des poèmes dans ce recueil a-t-il de l'importance ? Comment conseillerez-vous de le lire ?**

Oui, l'ordre est important. C'était très difficile d'organiser les poèmes, un poète m'a aidé pour cela. Disons qu'il faudrait commencer par *Mille Colombes*, puis *People des gens* (chacun se crée ses propres people), puis *LFO* (des poèmes d'amour en lien avec le 11 septembre), puis *L'Égalité des signes*, le plus difficile pour le sens et la forme, avec un nombre de signes au premier vers qui est le même dans les suivants.

## PRÉCIS DE CONJUGAISON ORDINAIRE

DE DAVID POUILLARD ET GUILLAUME RANNOU (ÉD. XAVIER BARRAL) PAR LUKE BELLAYE

La poésie contemporaine, une chose bien floue pour une grande majorité de personnes. Pour moi c'était l'inexistence totale. Après quelques recherches succinctes sur le net, on se fait vite une idée sur le problème de ce type de lecture, la difficulté de compréhension. En effet, quand on lit des passages ou des impressions de lecteurs, un sentiment d'impuissance et de peur nous submerge. Mais il faut dépasser ce genre de sentiments pour avancer dans la vie et s'ouvrir au monde pour évoluer.

Pour notre travail, il fallait choisir un livre dans une liste de quelques œuvres, pour ma part, et après une longue hésitation j'ai choisi *Précis de Conjugaisons Ordinaires: Tentative d'étirement du français figé*. Mes recherches trop rapides m'ont fait penser à un livre sur les calembours, charades et autres jeux de mots. À la place, c'est un Bescherelle de conjugaison d'expressions que j'avais sous les yeux. Et au moment même où je me suis rendu compte de mon erreur, c'est un énorme sentiment d'ennui qui me submergea. Toutes ces années de primaire et de collège où la conjugaison me faisait cauchemarder, le subjonctif, le plus-que-parfait, l'impératif, et tous ces mots qui me font l'effet d'un cri strident que l'on émet tout près de mes oreilles. C'est donc un peu rebuté mais avec

l'envie d'apprendre de nouvelles choses que je me suis attelé à la tâche.

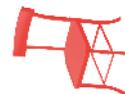
Pour commencer, il fallait lire la préface du livre, non pas par souci de bien faire, mais pour avoir une pleine compréhension du travail des auteurs. Dans celle-ci, on retrouve bien sûr des explications pour pouvoir lire correctement le livre, comme la signification des

### « LES AUTEURS DE POÉSIE CONTEMPORAINE OU NON SONT AVANT TOUT DES MAGICIENS DE LA LANGUE »

chapters ou le processus de transformation d'une expression commune en une aberration de la langue française. On y retrouve aussi la raison pour laquelle ce travail de titan a été effectué. D'après eux, et il est vrai, la langue française est une chose figée, dictée par des lois ancestrales et inviolables. Mais les auteurs, comme certains de leurs prédécesseurs, ont fait un pied de nez à ces lois, ont changé les règles du jeu pour titiller nos sens et tenter d'innover dans la littérature.

Défi réussi, la surprise et l'amusement m'ont suivi tout au long de la lecture, on rencontre rarement dans un livre, ou même dans la vie de tous les jours des expressions comme, « À qui l'eûmes-nous dit ! » pour

« À qui le dites-vous ! » ou plus vicieux avec « Importer », aucun rapport avec l'import-export, c'est juste l'infinitif de « Important », sa forme à un hypothétique participe présent si ce mot eusse été un verbe. Rien de bien folichon me diriez-vous, c'est vrai, mais il faut tout de même reconnaître le travail qui a été réalisé. De plus, même si mon approche du monde n'en revient pas changée, ce livre m'aura au moins donné un souffle d'air rafraîchissant et nouveau sur les arts des lettres. Il m'a aussi ouvert l'esprit sur la possibilité de changer des choses qui nous paraissent impossibles car protégées par une force invisible. Mais le plus important, c'est que grâce à ce livre, je me suis rendu compte que la poésie que je connaissais n'était pas si différente de celle-ci. Bien sûr, la forme est différente, les sujets un peu plus dans l'air du temps (bien que toujours décalés avec l'état d'esprit d'une humanité trop facilement influençable et contrôlable), mais les auteurs de poésie contemporaine ou non sont avant tout des magiciens de la langue qui peuvent faire ressentir un sentiment, évoquer une idée, faire voyager seulement avec des mots. Et c'est avec ces derniers mots que je leur tire mon chapeau.



## UN LÉGER DÉFAUT D'ARTICULATION

DE STÉPHANIE CHAILLOU (ÉD. LE CLOU DANS LE FER)

PAR BAPTISTE CHARTIER

Pour commencer, interrogeons-nous sur le rapport entre le titre et le contenu du texte. Un léger défaut à articuler sa vie ? on ne sait pas ; le lecteur reste dans le flou. Ce récit, déroutant, décrit une vie ordinaire de monsieur ou madame tout le monde. Chacun d'entre nous peut s'identifier aux anecdotes, impressions, pensées, ou encore souvenirs de l'auteure. Cette vie banale est par contre écrite de façon très originale. Les éléments marquants, ou que l'auteure estime importants sont écrits en gras, un fait par phrase. Entre chaque phrase nous trouvons une énumération de deux ou trois mots sans lien spécifique en eux. À chaque paragraphe l'énumération commence par « Il y a... » Cela renforce l'idée que la narratrice paraît perdue dans le quotidien du monde. Dans cet ouvrage n'apparaissent ni introduction ni fin réelle. Au terme de l'ouvrage, on reste perplexe...

Après lecture, cependant, je dirais que plusieurs grands thèmes peuvent se détacher. L'auteur nous fait partager ses souvenirs d'enfance, ou encore ses nombreux voyages. Stéphanie Chaillou parle sans pudeur de sexualité et emploie parfois un vocabulaire cru qui peut-être choquer. Passionnée de littérature (cela se sent !), elle dévoile son passé par de petits flash-back sans connexion.

Le lecteur parcourt avec curiosité les anecdotes, les opinions, la routine de l'auteure.

Il y trouve de l'humour, et parfois une sensibilité. Il accède à l'intimité de l'auteur, son quotidien de femme ordinaire qui écrit de temps à autre ce qui lui passe par la tête sans rien censurer.

Cette narration ne suit apparemment aucune logique. Le lecteur se laisse porter par la pensée de la poète ; ce désordre organisé apporte aussi du charme à l'ouvrage, cela permet de s'imaginer la personnalité de l'auteur et de s'en faire sa propre image.

## NOËL JIVARO DE GILLES WEINZAEPFLEN

(ÉD. LE CLOU DANS LE FER)

PAR THOMAS MORVAN

On se fait souvent une image dépassée des poètes, on les voit comme des personnes passant des journées entières à se creuser la tête pour trouver le bout d'une rime ou le quart d'un alexandrin, alors que la poésie contemporaine est maintenant bien différente, beaucoup plus libre... Ce qui ne veut pas dire que tout le monde peut être poète !

Mais c'est une démarche cohérente qui sert à inventer, explorer ou créer de nouveaux textes, de la musique... Ce n'est plus le souvenir d'école qu'on a tous, un peu rébarbatif, mais de nouvelles expériences que l'on veut partager avec le plus de monde possible et bannir ainsi la mauvaise réputation de la poésie, pour en faire quelque chose de bien plus joyeux ! La poésie peut se transmettre par les textes, la photographie, la musique, et bien d'autres arts... Écrire aujourd'hui, ce n'est pas écrire seulement pour soi mais pour être lu, entendu et découvert. La poésie n'est pas destinée à être étudiée mais appréciée ; la poésie contemporaine est une manière différente d'aborder l'écriture !

Si l'on prend par exemple l'œuvre de G. Weinzaepflen, *Noël Jivaro* est la preuve même que la poésie n'est rattachée à aucun style ou mode de fonctionnement en particulier. Le poète est libre d'écrire ce qu'il veut de la façon dont il veut. La simplicité et l'originalité avec laquelle s'exprime le poète met à la portée de tous la poésie contemporaine. C'est court et ça ne décourage pas, ça se lit facilement et sans se poser trop de questions. Il suffit juste d'apprécier la lecture...

## QUESTIONS À SYLVIE DURBEC

**Nous avons vu que vous teniez une petite librairie à la campagne, qui présente notamment des livres de poètes contemporains. Parlez-nous un peu de ce projet. Comment est-ce arrivé ?**

J'ai eu un grave accident d'auto en 2007 et suis restée immobilisée et donc j'ai eu le temps de penser à des tas de choses. Nous vivons à la campagne dans une grande maison et la poésie m'a toujours paru importante et nécessaire. Nous avons donc créé une librairie associative, qui n'est pas un commerce, mais une manière de diffuser la poésie par le biais de rencontres entre éditeurs, poètes et lecteurs et aussi d'ouvrir une maison à un public de passionnés. Son ouverture est aléatoire en fonction des disponibilités de chacun et elle se tient dans un salon transformé l'espace d'un week-end en librairie avec des tables recouvertes de livres. C'est la petite édition de poésie qui est mise en valeur ici, évidemment.

**Vous devez lire beaucoup d'œuvres de vos confrères. Avec qui vous sentez-vous le plus d'affinités? Par ailleurs, lisez-vous également de la poésie étrangère? (et si oui, quels poètes, contemporains ou non?)**

Mes contemporains, oui, je les lis et je crois que l'écriture commence avec la lecture. Mon premier poète contemporain français, je l'ai lu très jeune et j'ai eu la chance de le rencontrer ensuite, James Sacré. Mais il y en a bien d'autres : Antoine Emaz, Hélène Sanguinetti, Jacques Estager, Michaël Glück, Edith Azam, Valérie Rouzeau ou encore Marielle Anselmo. Tous très différents ! Il y a aussi Thierry Metz disparu il y a déjà une quinzaine d'années. Je lis de la poésie, contemporaine mais pas seulement, française (ou francophone) mais pas seulement. Poésie grecque, italienne,

ou encore russe ! Quelques noms : Italie, Caproni bien sûr, mais aussi Gabriella Fantato ou Lucetta Frisa ; Russe : les grands poètes russes incontournables comme Tsvetaïeva ou Maiakovski, Mandelstam ; Grèce, de Homère à Elytis en passant par Ritsos ; les anglophones sont très nombreux, citons-en quelques-uns : Withman, Emily Dickinson (l'inépuisable), Edgar Lee Masters et bien d'autres, Denis Hirson par exemple, poète contemporain... Citer des noms est toujours une manière frustrante de se souvenir de ses lectures et de ses oublis ! Déjà j'oublie l'Allemagne et Hoderlin, Celan, Bachmann, c'est impossible !

## « CETTE LANGUE EST À RECONSTRUIRE EN PERMANENCE ET SE SUPERPOSE À L'AUTRE, CELLE QUE NOUS PARTAGEONS. »

**Parlez-nous un peu de votre travail créatif. Comment écrivez-vous, avez-vous des rituels d'écriture? Êtes-vous heureuse quand vous écrivez ?**

Bizarre bonheur que celui d'écrire. Non, ce n'est pas de cet ordre-là. Quand je me livre à des activités plastiques, oui je suis joyeuse. Mais écrire renvoie à la fois à une expérience commune (nous nous servons tous de la langue, des mots) à la fois donc quotidienne et en même temps les mots parlent une autre langue, celle de la poésie que chaque poète doit chercher, parce qu'elle n'est pas donnée. Cette langue est à reconstruire en permanence et se superpose à l'autre, celle que nous partageons. Dessiner, coller, assembler, ces actions possèdent en elles-mêmes une joie, une inventivité à trouver qui passe par le geste et le regard. La poésie, non. Lorsque je lis ce

que j'écris, là, il se passe pour moi quelque chose d'important : le texte du poème s'écrit une nouvelle fois avec ceux qui l'écoutent, c'est une activité physique qui déplace les lignes écrites et leur donne du mouvement. Là, le bonheur (et l'étonnement aussi) surgit : ce que j'ai écrit dans le silence secret d'un bureau, devient vivant, actif et c'est une bonne façon de rompre avec la solitude nécessaire de l'écriture.

**On sent dans vos livres que vous aimez partager votre savoir et vos émotions. Pensez-vous que la poésie puisse s'ouvrir à un plus large public, et comment ?**

La lecture à haute voix est un bon moyen de renouer avec la tradition orale de la poésie. Il n'y a qu'à voir l'engouement des jeunes gens pour le rap ou plus généralement la chanson. Le fait que beaucoup de jeunes français aiment écouter des chansons étrangères est un signe : ils cherchent à entendre ce qu'ils n'entendent pas dans leur propre langue. Et ce qu'on n'entend pas dans sa langue, c'est la poésie. Je pense qu'il y a là une piste. Peu de gens résistent à un bon concert ou à une bonne lecture de poésie. La voix est un excellent médium. Elle parle la langue du corps et de l'humain et c'est aussi une musique. La poésie parle de nous, de notre humanité. Il y a des lieux où on peut entendre les poètes. Encore faut-il y aller, avoir l'occasion, passer outre... ses réticences et peurs. La poésie est une langue ! Elle ne nécessite pas forcément un apprentissage si ce n'est accepter d'entendre autrement : le lessivage auditif et visuel qui matraque les gens, il faut arriver à l'éloigner pour entendre autrement !



## DISCUSSION AVEC PIERRE ALFERI

**Comment avez-vous découvert la poésie ? Est-ce quelque chose qui est arrivé très tôt dans votre vie ?**

Oui. Entre l'école et la bibliothèque de mes parents, je ne sais plus. En tout cas peu de temps après avoir appris à écrire. Puis, lectures passionnées à la puberté – Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé, Michaux. Un cas très banal !

**Vous écrivez aussi des romans, vous dessinez. Pour vous, toutes ces formes d'art sont-elles liées? Choisissez-vous d'abord la forme ou bien est-ce le sujet d'inspiration qui dicte cette forme ?**

Tout est lié par le langage (même le dessin), et à l'attrait irrésistible pour ce qui le défie en prenant un sens bizarre, paradoxal, nouveau. Situations, images, histoires, tout est bon.

Mais le choix, par défaut, est plutôt celui d'un genre d'activité praticable selon les heures, les lieux, les circonstances. Poésie par « séances » hyperconcentrées mais brèves, dehors, en période de surchauffe – guère depuis une dizaine d'années. Récit aux heures ouvrables de l'après-midi, lucides, régulières, au bureau. Dessin le soir, un peu ivre, debout chez moi. Essais seulement en cas d'urgence, très durs à commencer, très laborieux.

**Vous êtes connu et reconnu dans le milieu littéraire. Combien de temps vous a-t-il fallu pour accéder à cette reconnaissance ?**

Connu par qui ? Je n'ai jamais eu que ce qu'on appelle des « succès d'estime ». Même les unes des suppléments littéraires dans la presse quotidienne ne font pas vendre. Or la reconnaissance dans le « milieu »,

ça se mesure mal et ça n'arrive pas d'un coup. On est d'abord connu de deux ou trois personnes qu'on estime, qui peut-être citent votre nom, et puis quelques dizaines l'auront entendu, quelques centaines achèteront vos livres, et puis on ne sait rien de la suite. Un jour, vingt ans après, vous distinguez une intonation, dans la voix de quelqu'un qui prend contact avec vous, suggérant qu'il va de soi qu'« on » vous connaît – un peu comme dans votre question. Mais je ne sais pas ce que ça recouvre, ni comment ça s'est fait.

**Lisez-vous de la poésie contemporaine? Et quels sont les auteurs, et plus largement, les créateurs, qui vous inspirent ?**

Un peu, oui. Souvent elle m'exaspère, quelquefois elle me réjouit extrêmement.

Mais ceux qui m'accompagnent le mieux forment une étrange famille : Henry James, Fritz Lang, Baudelaire, Goya, Watteau, Jacques Tourneur, Thelonious Monk, John Cage, Nietzsche, Winsor MacCay...

**Parlez-nous un peu de votre rapport à la musique. Vous êtes notamment parolier. Est-ce une façon, pour vous, d'attirer un plus grand nombre de lecteurs vers votre univers ?**

Non, pas du tout. J'écris des paroles selon la demande amicale, en essayant de servir la musique et la voix. J'aime devoir m'adapter, donc changer. Et j'aime écouter des chansons, les fredonner. Ma récompense est de voir quelqu'un dans le public, un soir, chanter des mots que j'ai placés sur la mélodie – qu'il sache mon nom m'importe peu.

## QUESTIONS À CAMILLE DE TOLEDO POUR *L'INQUIÉTUDE D'ÊTRE AU MONDE* (VERDIER, 2012)

**Pourquoi avez-vous choisi, pour ce livre précisément, la forme d'un long poème? En quoi la poésie était-elle plus forte que l'essai ou le pamphlet ?**

Tout ce qui relève du texte ou du discours, est, hélas, de plus en plus soumis à la question de l'expertise ou rattaché au sujet de l'énonciation. Pour le pamphlet : qui écrit ? quelle est sa biographie ? Le pamphlet est suspect des humeurs, des colères de celui qui l'écrit. Pour le roman : Qui écrit ? A-t-il vraiment vécu tout ce qu'il raconte ? Pour l'essai - ou plus encore, la thèse - c'est l'expertise. La personne est-elle habilitée à écrire ce qu'elle écrit, à penser ce qu'elle pense ? Toutes ces questions de légitimité et de «sujétion» (la façon dont les journalistes et les médias se soumettent à cet ordre de la légitimité) ont pour conséquence de donner la parole à beaucoup d'abrutis... qui ont leurs humeurs, leurs colères, leurs ressentiments ou qui portent un savoir mort, pétrifié (le savoir congelé de leur expertise) ou pire encore, une langue arrimée au sujet biographique. Au contraire du poème. Le poème (et cela finit par emporter tout ce qui est littérature), heureusement, n'a pas d'autre légitimité que la langue, le rythme. Je n'ai d'ailleurs pas appelé ce texte «Poème», mais «Chant», ce qui place le texte d'emblée dans une situation d'oralité. Ecrire non pas pour la page, mais pour la voix. Ecrire pour la vibration d'une voix. Cependant, vous voyez, il y a une contradiction très intéressante pour moi : le lyrisme a longtemps été mis au service du corps, de l'incarnation, mais hélas de la terre, des racines, des origines. Je renvoie même au texte de Heine sur la terre allemande... Or là, non : la voix se met dans le trou de «l'entre-des-langues», à l'endroit où il n'y a plus de terre, mais seulement le vertige de la fiction, le vertige du 21<sup>e</sup> siècle.

**Pouvez-vous nous parler de la genèse de ce texte?**

L'Inquiétude est un texte de cristallisation. Tout converge en lui et se rassemble : mes lectures,

mes recherches, mes expérimentations ; les inventions de formes dans les romans comme *Vies et mort d'un terroriste américain* ou *Vies potentielles*. Ce territoire géo-poétique (qui n'a rien à voir avec une terre réelle) s'est dessiné au fil des livres. Voyez des mots et des phrases comme « l'entre-des-langues » (zwischen las lenguas), ou encore la « hantise mémorielle de l'Europe » (vous pouvez la retrouver dans presque tous mes livres sous une forme ou sous une autre), ou encore « l'esthétique du vertige » (vous pouvez voir dans *Le hêtre et le bouleau*, un texte qui a pour titre : «la pédagogie du vertige».) Enfin, il y a eu l'événement du massacre d'Utøya, en Norvège. J'avais travaillé, il y a quelques années, à une nouvelle sur les gamins du lycée Columbine. Un travail sur la fiction infinie dans laquelle ils vivaient... Quand Anders Behring Breivik a tué, j'étais donc près. Je l'ai tout de suite identifié comme le romantisme à combattre, non par la raison, mais justement, par la voix.

**Etes-vous vous-même un grand lecteur de poésie, contemporaine ou classique? Quelles sont vos inspirations? (on pense à Hugo par moments en lisant votre livre).**

Je serai plus de l'espèce «perméable». Je sens, comme un chien, les tremblements de terre un peu avant qu'ils arrivent. Hugo a mis son feu au service de la République, de la nation, de la liberté. Je ne crois personnellement à aucun de ces mots, qui sont devenus des mots parfaitement creux, que des idiots et des brigands se jettent au visage pour donner l'impression qu'un autre mot «démocratie» a encore un sens. Hugo est désormais entre les mains des nationalistes, des souverainistes, et je le plains beaucoup pour cela, car son *Quatre-vingt-treize* est un chef d'oeuvre d'efficacité romanesque et qu'il vaut tout de même mieux que les nains qui s'en revendiquent. Ceux que j'aime : les juifs de la Mitteleuropa : Canetti, Kafka, Zweig, les viennois et les écrivains yiddish comme Peretz. Enfin tous ceux que j'aime, il me faudrait des jours...

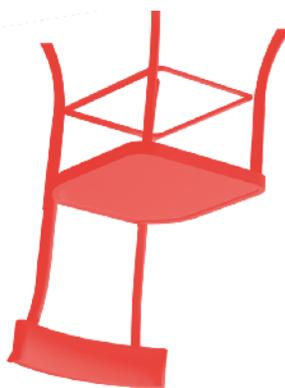
Sont-ils poètes, philosophes, écrivains, peintres en bâtiments, artistes, cordonniers... Mais pour vous répondre franchement, je lis mes contemporains, car ils sont mes contemporains, et les livres ont ce pouvoir de se relier à d'autres livres, si bien que je découvre, j'apprends, encore et encore.

**Pensez-vous que la littérature puisse changer le monde, et diriez-vous que les mots, utilisés à bon escient, peuvent devenir des armes?**

C'est tout le contraire. On écrit pour ne pas tuer. Je n'aime pas du tout cette métaphore écriture / arme. Ça me rappelle ces heures du duel entre chroniqueurs, qui se retrouvaient au bois de Boulogne avec leurs témoins pour régler leur compte parce qu'ils s'étaient insultés dans la presse. Le côté «plume / épée», tout ça, c'est le folklore de la littérature. C'est le costume... Ma question, c'est MAINTENANT : à quoi sert la littérature ? Qu'est-ce qu'un livre dans un siècle d'hypnose et d'images ? Qu'est-ce qu'un texte ? Pourquoi continuer à lire ? Et si j'écris, pour établir quelle Loi nouvelle ? En quoi l'anachronisme de l'objet-livre - dans le temps présent produit-il de l'avenir, un contre-monde ? Je crois que nous salissons-salopons le monde, chaque fois que nous écrivons, mais il y a une beauté dans cette saleté, une énergie, un rêve, une force, une résistance, et encore une trace. C'est avec la littérature que nous nous dressons avec et contre la mort pour dire : souvenez-vous de moi ! Voyez ! J'ai essayé de faire ça...

**Vous définiriez-vous comme un militant? Contre quoi, selon vous, est-il important de se battre aujourd'hui?**

Les journaux sont pleins de réponses à cette question. Le mot «militant» est un mot que les esthètes et les journalistes utilisent pour disqualifier la révolte. Je déteste ce mot. Je suis un esthète et un formaliste qui trouve que le monde est informe. Je cherche à le sculpter à ma manière. Et comme je n'y arrive pas, parce que je n'ai pas de bras assez grands, je recommence.



## QUESTIONS À GUILLAUME RANNOU ET DAVID POUILLARD POUR *PRÉCIS DE CONJUGAISONS ORDINAIRES*

**Votre livre est étonnant. Comment en avez-vous eu l'idée, et pourquoi avez-vous décidé d'en faire un aussi gros livre ?**

**GR :** Sur l'étonnement, qui est un très beau mot, on a comme sorte de devise une phrase de Georges Perec : « Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine. » Déjà donc, si vous nous dites que notre boulot est étonnant, alors nous nous réjouissons. Car c'est par là que ça se passe, par la capacité à s'étonner des choses, et surtout des choses les plus ordinaires. Les plus infra-ordinaires, dit Perec, en opposition à extraordinaires. Et en l'occurrence des beautés intrinsèques de la langue, et par-dessus tout de ce qu'on en fait : ce que l'on appelle l'usage, qui la transforme en permanence.

Comment l'idée nous est venue... En fait notre travail a commencé il y a quelques années, en nous rencontrant dans la cage d'escalier de l'immeuble dans lequel nous habitons sans nous connaître. David, Florence (qui ne fait plus partie du collectif) et moi, sans le savoir, faisons la même collection d'expressions de la langue française, que nous remarquons dans la discussion, et que nous notions au feutre sur des petits Post-it collés sur le mur.  
SUR CE... POUR AINSI DIRE... GENRE... ENCORE HEUREUX... DE PEU...

David est graphiste et typographe, je suis acteur de théâtre, Florence avait un pied dans les deux domaines : chacun son rapport aux mots. À force d'en causer et de deviser, nous avons décidé de mettre nos listes en commun, et rapidement nous avons commencé à les choisir avec soin, à les ranger, à les classer, à les traiter graphiquement dans la fonte créée par David, qui s'appelle l'Ordinaire : à conceptualiser tout ça. Beaucoup de rigolades aussi... On les appelait à l'époque les A-ce-qu'on-dit. Plus tard elles sont devenues les Locutions ordinaires. Et l'une des catégories inventées fut celles des Verbifs : les locutions ordinaires comprenant une forme verbale, ou que l'on peut considérer comme telle.  
TU M'ÉTONNES !... ÇA TOMBE BIEN... PEU IMPORTE... VOYONS VOIR...

Et s'il y avait conjugaison, il y avait infinitif : M'ÉTONNER !... TOMBER BIEN... PEU IMPORTE... VOIR VOIR...

Et s'il y avait infinitif, il y avait table de conjugaison.  
(L'introduction du Précis raconte tout ça avec précision)

Toujours est-il que quand un petit éditeur, le Centre d'art de la Ferme du Buisson, suite à une exposition là-bas, nous a proposé de sortir un petit manuel de conjugaisons, on a sauté sur l'occasion. Et que quand un moins petit éditeur, EXB, nous a proposé d'en faire un vrai livre, on a sursauté sur l'occasion : fabriquer un imposant Précis de conjugaisons ordinaires, assez complet, d'une certaine façon illisible de A à Z, mais comprenant plusieurs familles de verbes, les expliquant avec précision, avec des notes de bas de page, des conventions, une préface, une introduction fouillée, un corpus important, un supplément de pages roses, un index : la totale. D'une certaine manière le Précis est lui-même infra-ordinaire : le Bescherelle n'est pas qu'un cauchemar... nous vous engageons à parcourir son index, c'est de la vraie poésie !

Votre question sur la grosseur du livre me fait réfléchir... Oui, c'était important qu'il y ait cette idée de somme, de corpus considérable, d'ex-

haustivité quant aux différents cas de figure. Pour dire que notre démarche ne se situe pas seulement sur la cocasserie de la mise en conjugaison, mais sur la logique imparable qui en découle ainsi que sur l'aspect sans fin de l'affaire... Nous trouvons encore tous les jours de nouveaux verbes étonnants !

**NB :** on a appris il y a quelques années en parlant avec un linguiste que ce que nous avons baptisé Locution ordinaire avait une dénomination savante : une locution figée. Et aussi que notre boulot pouvait très sérieusement être considéré comme un travail de défigement de la langue française. On a conservé ça dans le sous-titre du Précis.

**Sans indiscrétion, quel était votre rapport à la grammaire et à la conjugaison dans vos jeunes années ? Est-ce une revanche sur votre enfance ?**

**GR :** En ce qui me concerne, j'avoue que j'ai toujours été un très bon élève, qui était capable d'être vexé de n'avoir que 17 en dictée... Sûrement insupportable pour les autres ! J'ai toujours été attiré par la complexité de la langue, et il n'y a donc aucun souci de revanche de ce côté-là. Au contraire peut-être, une continuité dans mon attirance pour les dictionnaires et autres manuels, avec une prédilection pour les exceptions.

**DP :** Pour moi, c'était très différent ! Mon rapport au « Français » était, à l'époque de mon adolescence, quelque peu ambigu...

D'une part, au fond, une fascination à voir la langue utilisée avec brio, tant dans la parole que dans l'écrit. Je pense là notamment à certaines tirades de théâtre (Molière), à certains dialogues de film (Audiard...), à certains sketches entendu et/ou vu enfant et qui m'ont marqué sans aucun doute (Raymond Devos). À certaines chansons aussi (Boby Lapointe, Boris Vian, Brassens, etc.). Et d'autre part un profond dégoût (et oui !) pour tous ceux, camarades comme adultes, qui usaient de la langue avec « supériorité » (c'est tout du moins ainsi que je percevais alors tout propos qui se revendiquait être « bien écrit »). C'était écrasant, cette langue qu'il fallait « bien utiliser », ces personnes qui maîtrisaient quelque chose que je ne maîtrisais pas. Rien ne m'énervait plus que les règles de grammaire, la précision de l'orthographe, la culture littéraire au sens large. Ce qui m'intéressait, c'était le fond des choses, le sens, pas leur forme. Je préférais de loin, à cette époque, une belle idée avec des fautes qu'une idée fade bien écrite (et c'est en partie resté en moi je pense !).

Je n'avais pas découvert, car sans doute je ne m'en sentais pas capable alors, qu'on pouvait et avoir de bonnes idées, et bien les écrire !

J'ai depuis compris qu'il était même possible de trouver des idées grâce à l'injonction des règles : savoir les maîtriser pour mieux les déborder. On ne parvient pas à déborder quelque chose qu'on ne connaît pas, ou tout du moins qu'on ne cherche pas à comprendre.

Donc oui, pour répondre précisément à votre question, il y a pour moi un peu de « revanche » dans l'air ! (mais à vrai dire je fais encore beaucoup de fautes, tant d'orthographe que de conjugaisons alors niveau revanche je la ramène pas trop...).

**Travaillez-vous souvent ensemble ? Comment avez-vous procédé sur ce livre ?**

**GR :** La réponse est oui, nous travaillons souvent ensemble. En vrai depuis dix ans nous essayons

d'inventer ensemble différents processus de mise en forme de notre boulot sur les locutions ordinaires. Et pas seulement par le biais du livre. Pour le Précis, comme pour toutes nos petites affaires, nous travaillons collectivement chacun avec sa spécificité. Je suis le conjugueur en chef, responsable de la fabrication des tables de conjugaisons, et David le metteur en forme en chef, responsable de l'apparence qu'elles prennent. Mais j'ajoute tout de suite que toutes les étapes de travail sont immédiatement partagées, et que dès qu'un choix doit être fait il l'est à deux voix et à quatre mains.

Résumé de la chaîne de production : Guillaume et David décident d'un verbe ordinaire à conjuguer ; Guillaume conjugue le verbe en .doc ; David « tombe » la table dans notre mise en page ; Guillaume et David la relisent avec attention pour y débusquer les éventuelles coquilles ou erreurs, décident d'éventuelles notes de bas de page ; le résultat est BAT : bon à tirer. On peut passer à un autre verbe.

**DP :** Guillaume explique très bien le processus (et d'ailleurs sa parfaite maîtrise de l'écriture m'énerve... : je pense qu'au lycée on aurait pas été copains !). Je rajouterais tout de même une chose, quant à l'aspect graphique et typographique de notre travail : l'idée a toujours été de ne pas chercher à être « spectaculaire », ou « original » sur ce plan. Tout au contraire s'efforcer d'être le plus banal possible, le plus « ordinaire », tout comme l'est le matériau langagier que nous nous plaisons à manipuler. Il y a aussi une forme de raideur, d'austérité, notamment dans les tables de conjugaisons, que nous assumons totalement : c'est de cette tension entre la règle, raide, et le débordement, absurde et poétique, que naît il me semble la singularité de ce projet.

**Peut-on appeler un tel livre de la poésie ? Où se niche-t-elle ? Dans les mots, dans le détournement des formes ?**

**GR :** C'est typiquement pour moi une question dont la réponse dépend... de chacun. Est-ce que c'est de la poésie ? Pour répondre il faudrait d'abord définir la poésie elle-même. Pas si simple. Aujourd'hui, je dirais qu'en tout cas il y a de la poésie là-dedans. Nichée quelque part, comme vous dites. Je dirais aussi que notre tâche est de la débusquer là où elle se trouve déjà, dans l'usage courant de tout locuteur de la langue (en l'occurrence française, mais un de nos projets est de bosser sur d'autres langues). Faire apparaître, faire affleurer la poésie là où elle est, juste sous la surface.

C'est de la poésie dans le sens où un annuaire, un dico, une liste sont de la poésie. C'est de la poésie dans le sens où nous proposons un pas de côté sur des objets qui existent, que tout le monde côtoie, utilise et pratique sans trop s'en rendre compte, un pas de côté qui éclaire ces objets sur une autre face que l'habituelle. C'est de la poésie dans le sens où des sens nouveaux apparaissent l'air de rien, et donnent une épaisseur au banal.

**DP :** En toute logique avec ce que je vous disais plus avant, quant à mon rapport conflictuel avec la langue française, ma relation avec la poésie était, jusqu'à il y a peu de temps, totalement inexistante ! : je n'assumais pas ce mot, je l'associais à « coquetterie », « maniérisme », « inutilité puérite », j'en passe et des meilleures... Il m'a fallu beaucoup de temps pour me rendre compte, et surtout pour admettre, qu'au fond

## QUESTIONS À GUILLAUME RANNOU ET DAVID POUILLARD POUR *PRÉCIS DE CONJUGAISONS ORDINAIRES*

la plupart des choses qui me faisaient vibrer dans la vie, la plupart des personnes qui m'enthousiasmaient, titillaient de près ou de loin ce vaste champ qu'est la poésie. Il m'a fallu entendre ce terme de manière plus ouverte, plus large. Plus généreuse aussi. De manière défigée ! Pas simple à définir précisément comme le dit Guillaume... À ce jour, une intuition plutôt qu'une certitude : celle que tout étonnement, tout « nouveau regard », toute « étincelle de vie » là où l'on croyait les choses prévisibles, est de fait poétique. Partant de là, je considère que notre travail est pleinement poétique.

**Pensez-vous que des lecteurs puissent s'intéresser davantage à la conjugaison après avoir lu votre livre, qui montre que même les choses les plus rébarbatives peuvent être drôles ?**

**GR :** Première réponse un peu facile : je dirais que c'est à ces lecteurs de le dire !

Deuxième réponse : en ce qui me concerne, je suis content quand j'apprends comme récemment que quelqu'un dont le français n'est pas la langue maternelle s'est emparé du Précis et l'utilise pour se frayer un chemin dans la difficile conjugaison du français, en en profitant pour se familiariser avec des locutions qu'on ne trouve guère dans les méthodes classiques ou avec un prof. Après, ce n'est pas pour nous un objectif absolu. Bien des gens nous disent que nos tables les replongent dans des cauchemars anciens, et ceux-là on ne les réconcilie pas nécessairement avec la conjugaison !

**DP :** Aucune certitude sur ce point, mais pour ma part une sorte d'espérance, un peu naïve et tant mieux, que notre travail puisse susciter la curiosité à propos de la langue, puisse motiver à s'en emparer. Nous avons construit, à tâtons puis de plus en plus précisément, une manière

« autre » de mettre en question les règles, de mettre en bouche les mots. Peut-être ainsi des « prises », des « accroches » plus accueillantes, plus excitantes, pour certaines personnes qui d'ordinaire « n'accrochent pas » !

Lorsque notre travail sur les conjugaisons est passé du statut de prototype exposé en centre d'art à celui d'ouvrage édité, diffusé, et possiblement disponible dans toutes les librairies de France et de Navarre, je me souviens avoir été notamment excité par l'idée qu'un élève puisse se retrouver avec cet objet entre les mains, et qu'il puisse de là, peut-être, rire de la langue, rire avec sa langue. Se faire sien sa langue. Notre projet est il me semble autant une proposition qu'une invitation. Autant une expérience qu'un encouragement. Autant un pied-de-nez qu'un hommage.

## QUESTIONS À FRÉDÉRIC FORTE POUR *DISCOGRAPHIE, OPÉRA-MINUTE ET RE-*

**Pourquoi avez-vous choisi la poésie comme moyen d'expression? Vous définissez-vous spontanément comme poète ?**

Avant d'écrire, j'ai fait de la musique pendant plusieurs années. À un certain moment, il m'a semblé que le domaine dans lequel j'étais le moins limité, celui qui me permettait d'inventer, d'explorer, de créer dans l'art, c'était le langage, et la poésie donc. Je me définis spontanément comme poète, parce que c'est ce que je fais : j'écris des poèmes.

**Vivez-vous de votre art ? Nous avons vu que Re- était né suite à une résidence dans une librairie. Pouvez-vous nous en dire plus ?**

Depuis peu, oui, je « vis » de mon art. Pas par la vente de livres, bien sûr. Mais grâce à des résidences, des lectures publiques, des commandes de textes, des ateliers d'écriture. J'essaie de faire en sorte que tout cela soit cohérent et me permette d'avancer dans mon travail artistique. Re- en est bon exemple : pour la résidence financée par la région Île-de-France que j'ai faite à la librairie le Comptoir des mots à Paris, je n'étais pas obligé de produire un texte en lien avec ce contexte. Mais mon envie était de lier ce temps et ce lieu de résidence à une réflexion sur « le livre de poésie ». Re- est le résultat de cette démarche, un livre qui parle de ce que peut être un « livre de poésie ».

**Quels sont les poètes qui vous inspirent? En tant que membre de l'Oulipo, vous sentez-vous faisant partie d'une « famille » ?**

Je lis beaucoup de poésie. J'aime découvrir de nouvelles voix. Celles qui m'ont le plus marqué quand j'ai voulu commencer à écrire sont celles de Raymond Queneau (fondateur de l'Oulipo) et Jacques Roubaud (oulipien également, et sans doute l'un des plus grands poètes vivants). Mais j'ai aussi été très influencé par la poésie publiée par P.O.L dans les années 80/90 : Olivier Cadiot, Pierre Alferi, Anne Portugal, Michelle Grangaud, Jacques Jouet (ces deux derniers de l'Oulipo aussi)... La liste est longue et je ne cite pas tous les poètes que j'admire et qui me nourrissent. Concernant votre deuxième question, oui, c'est exactement ça : l'Oulipo

est ma seconde famille.

**La musique semble importante pour vous (titres de recueils, de poèmes, rythme...): jusqu'à quel point?**

J'ai toujours écouté de la musique. J'ai aussi joué quelques temps de la basse électrique dans des groupes de rock. J'ai arrêté après mettre lancé « sérieusement » dans l'écriture. (On ne peut pas tout faire.) Mais j'en écoute toujours énormément. C'est vital pour moi. Du rock, de la musique contemporaine, du jazz, des musiques ethniques, de la chanson, de la musique expérimentale... La musique est sans doute aussi influente dans mon travail que la poésie et la littérature.

**Selon vous, des lectures « sonores » permettent-elles de toucher un plus large public? Est-ce ce que vous visez avec votre groupe pendant le Festival?**

Les lectures publiques sont un moyen de partager la poésie autrement, oui. La donner à entendre à des personnes qui n'iraient pas la trouver dans les livres (parce que le monde actuel, les médias ne facilitent pas cette démarche là). C'est une manière de dire que la poésie n'est pas aussi « compliquée » ou « vieillotte » ou « chiant » qu'on peut le croire, et ne ressemble pas forcément au souvenir (biaisé) qu'on en a gardé de l'école. Cela dit, je crois énormément au livre. Et mon travail habituel passe par le livre. Aller à la rencontre de publics (et j'aime ça), c'est essayer de donner l'envie aux gens de lire de la poésie. Le spectacle « Le camion orange », joué pendant le festival, n'entre pas vraiment dans cette démarche là. C'est un projet né d'une rencontre avec 3 musiciens... et un camion ! Mes textes ont été d'emblée pensés pour l'espace scénique, pour cet « objet » qu'est le camion et aussi pour l'interaction avec les musiciens. C'est une manière différente d'aborder l'écriture, qui m'oblige à faire des choses que je ne fais pas habituellement (comme monter sur le toit d'un camion !) Il est toujours bon de tenter de nouvelles expériences.



**Rémi Checchetto : « Mon poème préféré serait un poème qui mêlerait un vers de Rimbaud avec un autre de Reverdy avec un autre de Emaz avec un autre de Hugo avec un autre de Mallarmé avec un autre de Dylan avec un autre de Fondane avec un autre de Gellé avec un autre de et un autre de et aussi un autre de avec pour finir un autre de »**

Il y a toujours dans la nuit un homme qui (Albane Gellé)  
Par la colère par la pitié et la joie (Benjamin Fondane)  
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées (Stéphane Mallarmé)  
Un cœur où chaque mot a laissé son entaille (Pierre Reverdy)  
I know you always say that you agree (Bob Dylan)

Si j'ai du goût, ce n'est guères (Arthur Rimbaud)  
Quelque chose comme entendre la terre respirer (Antoine Emaz)  
Puisque là-bas s'entr'ouvre une porte vermeille (Victor Hugo)  
Dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur (Arthur Rimbaud)

Sur l'aire du courant dans les joncs agités (René Char)  
Est apparu un multiple et stérile arc-en-ciel (René Char)  
Quand le vent souffle du  
Champagne après le premier jet (Frédéric Forte)

**AXEL FOUQUET ET FLORENT JAUD**

Je pourrais dire énormément de choses mais  
Je préfère être bref : (Frédéric Forte)  
I know you always say that you agree (Bob Dylan)  
Je mâche du chewing-gum l'après-midi mais pas la nuit (Stéphanie Chaillou)  
Mais je porte caché[s] au plus haut des entrailles (Pierre Reverdy)  
Plein de lourds cieus ocreux et de forêts noyées (Arthur Rimbaud)  
L'horizon semble un rêve éblouissant où nage[nt] (Victor Hugo)  
Le grésillement des insectes les bruits de nuit (Antoine Emaz)  
Un visage d'homme tout simplement (Benjamin Fondane)  
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté (Stéphane Mallarmé)  
Piquait les hirondelles (René Char)

**BAPTISTE CHARTIER**

C'est bientôt la nuit aujourd'hui c'est ce que tu te dis à toi toute seule (Albane Gellé)  
A la place où la foudre a frappé trop souvent (Pierre Reverdy)  
J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles (Arthur Rimbaud)  
Impossible de ne pas me retourner (Gilles Weinzaepflen)  
Vers un cimetière fait de titres (Frédéric Forte)  
L'espace n'est pas infini (Stéphanie Chaillou)  
Les phrases se succèdent (Frédéric Forte)  
I know you always say that you agree (Bob Dylan)

**SAMUEL PILLENIÈRE**

## MIDIMINUITPOÉSIE

débordements#12

invite du 11 au 14 octobre 2012 :

STÉPHANIE CHAILLOU

RYAN KERNOA

PIERRE ALFERI

RODOLPHE BURGER

RÉMI CHECCHETTO

FRANCK VIGROUX

GILLES WEINZAEPLFLEN

DAVID FENECH

ÉD. L'ÂNE QUI BUTINE

GUILLAUME RANNOU

DAVID POUILLARD

THIERRY RAT

SYLVIE DURBEC

ARNE RAUTENBERG

FRÉDÉRIC WERST

CAMILLE DE TOLEDO

SUZANNE DOPPELT

SEBASTIAN DICENAIRE

MAJA JANTAR

FRÉDÉRIC FORTE & H.I.O.BLA

BENOÎT TRAVERS

DAMIEN MARCHAL

LAURENCE GATTI

HISTOIRES D'ONDES

Retrouvez l'intégralité des textes des lycéens : [www.midiminuit.com/gazette.html](http://www.midiminuit.com/gazette.html)



**MAISON DE LA POÉSIE DE NANTES**

2, rue des Carmes / T : 02 40 69 22 32

[www.maisondelapoesie-nantes.com](http://www.maisondelapoesie-nantes.com)

Direction : MAGALI BRAZIL

Administration : MAUDE MAZEAU

Communication : RICHARD IGNAZI

Le Festival MIDIMINUITPOÉSIE débordements#12 est soutenu par la Ville de Nantes, le Conseil régional des Pays-de-la-Loire, la DRAC des Pays-de-la-Loire, le Conseil général de Loire-Atlantique et le Centre national du Livre et la Fondation d'entreprise du Crédit mutuel.

### Les gazettisiers :

Coordination éditoriale : GÉRALDINE HUCHET

Enseignants : DOMINIQUE LANDAIS (LYCÉE LIVET)

LAURENCE DE MASSOT, CHRISTINE MÉNAHES ET BRENDANA LE ROUX (LYCÉE GUIST'HAU)

**Classe de 1<sup>er</sup> année BTS Travaux publics du lycée Livet :** Sonia Alaya, Linor Aliti, Luke Bellaye, Emilien Bezie, Yann Birand, Franck Chapeleau, Maxime Charnace, Baptiste Chartier, Quentin Desbordes, Quentin Desvignes, Valentin Dieumegard, Guillaume Doublet, Gavyn Druy, Quentin Eyot, Marin Fano, Pierre-Doan Feurion, Jordan Fontaine, Axel Fouquet, Clément Gachet, Florent Jaud, Emilien Lebret, Thomas Morvan, Maxime Pierre, Samuel Pilleniere, Alexandre Roger, Charles Teton, Guillaume Farenc.

**Classe de 1<sup>er</sup> ES du lycée Guist'hau :** Manon Allain, Mathieu Berchi, Isabelle Bhandary, Estelle Bottaro, Mélissa Bouillaud, Matthieu Brunel, Claire Caillabet, Yann Chavryne, Pauline Clochefert, Hugo Corbineau-Picci, Ombeline Daude-Lagrave, Romain, Denis-Pressoir, Yohann Doucet, Alix Drissou-Lenouvel, Marian Ferey-Mondesir, Charlotte Fraslén, Marie-Alix Gourvès, Céline Guichon, Mathilde Guillevic, Elise Guitton, Ann-Kristin Janseen, Céline Kutlu-Seguineau, Kim Le Borgne, Paul Messenger-Solente, Marlène Michel, Thomas Paque, Maria Pintz, Charles Prugnard, Simon Raballand, Adèle Thibault, Guiga Tsigriashvili, Gvansa Tsintskaladze.

Achévé d'imprimer en octobre 2012 par l'imprimerie Allais / tiré à 1000 exemplaires.